

## L'imaginaire de la Belgique comme système de tenségrité

Christophe Meurée

Archives & Musée de la Littérature

Matthieu Sergier

UCLouvain Saint-Louis-Bruxelles

« *Einigkeit macht stark* », « *Eendracht maakt macht* », « L'union fait la force ». La devise de la Belgique, en sa qualité proverbiale, ne lui est pas plus propre que les langues qui partagent le pays<sup>1</sup> (l'allemand, le français et le néerlandais) : le proverbe, qui remonte à Ésope, sert également de devise à Andorre, à l'Angola, à la Bolivie, à la Bulgarie et en Haïti<sup>2</sup>. Le choix d'une devise reflète un certain imaginaire de la nation, tout comme il vient influencer ensuite sur l'évolution de cet imaginaire. Dans le cas de la Belgique, l'interprétation littérale de la devise peut prêter à sourire, tant les tensions communautaires qui marquent l'Histoire du pays depuis son indépendance semblent la contredire. L'on a déjà glosé sur les apparentes contradictions et les paradoxes manifestes qui caractérisent tant le fonctionnement du pays que son imaginaire (et de là, la spécificité des arts qui y sont produits), mais peut-être a-t-on insuffisamment pensé à la nécessité symbolique de ce système de tensions contradictoires, susceptible de garantir l'équilibre de la nation.

De la nature de l'union qui génère la force, nulle mention. Or, c'est peut-être la façon dont les habitants du pays et – singulièrement – ses écrivains se saisissent des notions de force et d'union qui vient offrir son sens à la devise. À la comprendre littéralement, l'on ne peut s'empêcher de lui trouver des allures de loi issue d'une discipline comme la physique. La perspective que nous allons adopter s'oriente en ce sens, au départ d'un concept ressortissant à la physique, à l'ingénierie et à l'architecture : la tenségrité. « Le concept de tenségrité peut être appliqué hors du seul champ de l'architecture et de l'ingénierie », affirme d'ailleurs son principal promoteur, le Français René Motro<sup>3</sup>. À relire certains écrivains belges contemporains – un francophone de Flandre et

<sup>1</sup> L'allemand, le français et le néerlandais sont des langues qui, à l'époque romantique, ont permis de définir les grandes nations que sont l'Allemagne, la France et les Pays-Bas.

<sup>2</sup> Le proverbe est également la devise de l'Acadie.

<sup>3</sup> R. Motro, *Tenségrité*, Paris, Lavoisier, 2005, p. 24.

un Flamand francophile : Paul Willems et Stefan Hertmans – au prisme de ce concept, il devient possible de mieux comprendre la manière dont ces derniers conçoivent la profonde cohérence de l’imaginaire d’une Belgique qui paraît toujours plus incohérente – et ce depuis son indépendance en 1830.

Mot-valise issu de l’anglais, le vocable « tenségrité » est forgé à partir des mots « tension » et « intégrité ». Usant d’une première définition proposée par Richard Buckminster Fuller, Motro envisage la tenségrité comme un ensemble d’« îlots de compression au sein d’un océan de tension<sup>1</sup> ». Cette définition semble davantage tendre vers les territoires illimités du rêve que vers l’aridité des lois physiques. Avec bonheur, le dialogue implicite entre l’imaginaire et la science peut parfois faire émerger du sens resté jusqu’alors inédit.

Au sein d’un système de tenségrité, des composants denses sont maintenus solidaires par des composants tendus. L’exemple le plus élémentaire d’un système de tenségrité est celui d’un ballon : l’air y est comprimé (en compression) au moyen d’une membrane souple étirée (en tension)<sup>2</sup>. Évidemment, le système est le plus souvent complexe, où les éléments en compression sont tenus à l’écart les uns des autres, en réseau discontinu, par la grâce de l’interconnexion d’éléments tendus, ces derniers étant donc articulés en réseau continu<sup>3</sup>. Le constructivisme russe ou les mobiles de Calder semblent donner une meilleure idée de ce qu’est la tenségrité que les sculptures d’Arne Quinze. Pourtant, c’est bien l’imaginaire de la Belgique que les systèmes de tenségrité permettent d’éclairer.

En Belgique, les aires linguistiques ou culturelles (les villes, par exemple, possédant chacune une identité singulière, souvent marquée par un patois spécifique ou des coutumes propres) s’ignorent le plus souvent. Aux yeux du monde, la Belgique paraît une absurdité, un monstre semblable à celui qu’a créé le Frankenstein de Mary Shelley. C’est bien là la première caractéristique des systèmes de tenségrité : « Pour nombre de personnes qui découvrent pour la première fois les systèmes de tenségrité, la première question qui vient à l’esprit est celle de leur stabilité, tant ils sont surpris de ce qui se présente à eux<sup>4</sup>. » Pourtant, un réseau continu de liens en perpétuelle tension (les institutions

<sup>1</sup> *Ibid.*, p. 29.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 30 & 64-66.

<sup>3</sup> La définition la plus synthétique mais complète qu’en livre Motro : « Un système de tenségrité est un système dans un état d’auto-équilibre stable, comportant un ensemble discontinu de composants comprimés à l’intérieur d’un continuum de composants tendus. » (*Ibid.*, p. 44.)

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 61.

– politiques, juridiques, administratives, etc. –, d'une part, et les intellectuels, artistes et écrivains, d'autre part) confère à l'ensemble sa cohérence. Comme souvent, les représentations élaborées par les écrivains démontrent une perception intuitive fine de ce qui se joue au sein d'un imaginaire national.

Dans le texte qu'il donne pour le volume *La Belgique, malgré tout* (1980) et qu'il intitule « J'aime le "non-État" qu'est ce pays »<sup>1</sup>, Paul Willems (1912-1997) se met en scène lors d'un voyage en Chine, littéralement envahi par le mal du pays. La moitié du texte est consacrée à la description de l'Empire du Milieu, aux pays limitrophes du royaume natal de l'écrivain et aux grandes nations qui ont occupé le territoire belge au fil de l'Histoire. Si le dramaturge de souche anversoise insiste sur la longue absence d'une autodétermination, il n'en infère pas moins une identité qui soit commune à l'ensemble du Plat Pays, fondée sur une certaine forme de souplesse ou de plasticité. Dans la foulée de nombreux écrivains du xx<sup>e</sup> siècle, l'auteur de *La Ville à voile* définit d'abord très classiquement la spécificité belge par la négative : « Nous ne mangeons ni français, ni anglais, ni allemand, ni hollandais<sup>2</sup>. » Le Belge est ce que ne sont pas les autres.

Toutefois, contrairement à beaucoup d'idées (politiquement ou historiquement) reçues, Willems parle de la Belgique en termes de communauté cohérente. À plusieurs reprises, il use des villes – dont on sait l'identité singulière que chacune s'est forgée au sein du petit royaume – pour jeter des ponts d'Est en Ouest et du Sud au Nord : « Il y a tout un comportement qui nous est commun de Liège à Anvers et de Charleroi à Hasselt<sup>3</sup> » ; « C'est le pays où le vent de l'ouest apporte le goût du sel de la mer depuis Ostende jusqu'à la Baraque-Fraiture<sup>4</sup> ». Le déferlement de mal du pays qui le saisit à Pékin s'impose par petites vagues mais chacune charrie en elle la totalité de la Belgique : « cette fois l'émotion n'est pas liée à tel ou tel souvenir, c'est tout le pays qui vient d'un coup à moi comme une marée d'équinoxe à Anvers<sup>5</sup> ». Cette « émotion à la fois fragile et forte<sup>6</sup> » s'apparente à la structure même que l'écrivain prête à son territoire natal, une volatilité apparente qui ne reflète pas la

<sup>1</sup> P. Willems, « J'aime le "non-État" qu'est ce pays », dans *La Belgique malgré tout*, Bruxelles, Université de Bruxelles, 1980, p. 481-488.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 484.

<sup>3</sup> *Ibid.*

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 488.

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 482.

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 483.

profonde cohésion nationale, que celle-ci soit institutionnelle ou culturelle (et Willems, en dépit de ce qu'il nomme la « querelle des langues », estime peu important d'écrire dans un idiome ou dans un autre) :

L'État, chez nous, a toujours été une institution basée d'abord sur le droit civil, le droit des personnes, et sur la constitution qui garantit nos libertés. [...] Nos institutions tendaient même à l'anarchie, c'est-à-dire vers l'absence de commandement. Tout cela a pu tenir grâce à ce qu'on a appelé « le bon sens belge »<sup>1</sup>.

Aux éléments « comprimés » que sont les aires linguistiques ou culturelles (au niveau régional, communautaire, provincial, urbain, etc.) s'articulent les éléments « tendus » que sont les principes du droit, du libéralisme et du bon sens, et c'est à travers cette articulation que se profile l'équilibre d'apparence fragile de la tenségrité. Les deux blocs linguistiques semblent mener une guerre interminable, dont les passeurs comme Willems, francophone de Flandre, a lui-même été victime : « J'ai été moi-même l'objet d'attaques du côté flamand parce que j'écris en français et du côté francophone parce que je parle le néerlandais. J'ai décidé désormais de ne plus entrer dans ce jeu<sup>2</sup>. » En tant qu'écrivain qui glisse d'une langue à l'autre, Willems fait lien entre blocs linguistiques, régionaux ou encore urbains, tous îlots de compression qui ne conservent leur équilibre qu'à être mis en tension les uns par rapport aux autres.

L'état de tension est particulièrement sensible lorsque Willems compare la Belgique à une femme : « Si j'ai honte de cette femme pour ce qu'elle paraît être, je l'aime parce qu'elle a des yeux d'eau<sup>3</sup>. » C'est de cette tension, qui apparaît d'abord comme une forme dépondérée, qu'émanent l'équilibre et l'apaisement : « Les problèmes communautaires se discutent dans une confusion et un désordre réconfortant<sup>4</sup>. » Le désordre, avant toute autre considération, provient de la lutte fratricide entre les aires linguistiques, lointaine descendance dégénérée du mythe romantique de la langue comme indice du génie de la nation (qui impliquerait – et cela se ressent par endroits au fil de l'Histoire du pays et de ses littératures – que la Belgique serait une nation sans génie). Lutte que Willems vise à désamorcer :

<sup>1</sup> *Ibid.*, p. 486.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 488.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 485.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 488.

L'écrivain ne choisit pas entre le néerlandais, le français ou l'anglais. On choisit son « écriture », on « bâtit » son monde, mais on ne choisit pas sa langue. [...] On est d'ailleurs plus proche des écrivains d'une autre langue mais d'une vision semblable à la vôtre que d'écrivains de même langue mais d'une autre écriture. [...] Le foisonnement des « possibles » est tel que chacun se fait une écriture (une langue, presque) et s'invente l'architecture de son église<sup>1</sup>.

Faisant insensiblement signe vers la nouvelle éponyme du recueil *La Cathédrale de brume*, qu'il érige patiemment à la même époque, Willems déploie son imaginaire en termes spatiaux et architecturaux, mettant en valeur le prodige de ce qui semble ne tenir que par un miracle de la physique, où l'équilibre des forces ne s'opère que dans des conditions précises, où le spectateur lui-même participe de l'équilibre fragile jusqu'à un *kairos* qui ne se saisit qu'à demeurer immobile et patient.

Nous avons l'impression que si nous bougions nous bouleverserions les immenses mécanismes de l'Immobilité et du Silence où se préparait un événement extraordinaire. [...] « Mais, disait mon père, ce que nous voyions n'était pas un chaos, c'était l'harmonie la plus parfaite que j'aie vue de ma vie, véritable vision de ce qui semblait être une sorte d'aboutissement de notre longue attente gelée. La cathédrale de brume s'était condensée en givre aux millions de ramilles des hêtres et des chênes immenses qui entouraient la clairière. Elle étincelait au soleil, dans tous les détails de son architecture. [...] Certains de mes compagnons [...] disaient que la cathédrale s'était défaite de ses murs, de ses colonnes et de ses voûtes, qu'elle avait abandonné aux arbres jusqu'à son image et qu'elle s'était jointe aux rois mages pour offrir à l'enfant une église de rêve. »<sup>2</sup>

Pour s'arracher au chaos qui menace, la représentation de la Belgique, au même titre que celle de la cathédrale de brume, s'organise en système de tenségrité. Dans le vide se dessine une structure improbable, résolument anarchique, dans laquelle le Belge reconnaît son identité : « Merveilleuse vacuité puisqu'elle permet que nous y projetions nos rêves. Réalité suprême, qui fait d'un pays le reflet de nous-mêmes<sup>3</sup>. » Le « non-État » qu'est la Belgique aux yeux de Willems représente moins une qualification négative qu'un émerveillement devant l'équilibre qui semble ne reposer sur aucune base solide, sinon le réseau

<sup>1</sup> *Ibid.*, p. 487.

<sup>2</sup> *Id.*, *La Cathédrale de brume*, Montpellier, Fata Morgana, 1983, p. 52-53.

<sup>3</sup> *Id.*, « J'aime le "non-État" qu'est ce pays », *op. cit.*, p. 488.

continu de tensions qui articule les blocs linguistiques ou culturels en état de compression.

En 2004, l'écrivain flamand Stefan Hertmans (1951-) et l'auteur québécois Gilles Pellerin (1954-) entament une correspondance centrée sur une problématisation comparée des rapports entre langue et identité en Flandre et au Québec. Les échanges sont alors destinés à un numéro thématique de la revue francophone flamande *Septentrion*, dédiée à une meilleure compréhension des cultures flamandes au sein de la francophonie. La correspondance se prolonge cependant au-delà du numéro de la revue, pour finalement se muer en un ouvrage paru aux éditions P en 2007<sup>1</sup>, un peu plus de vingt-sept ans après le texte de Paul Willems, donc. Ce sont la première et la dernière lettre adressées par Hertmans à Pellerin qui vont retenir ici notre attention. Ces lettres sont datées du 5 mars 2004 et du 31 décembre 2006.

Il serait aisé de croire que l'essence de l'idéal identitaire belge selon Hertmans se laisserait distiller au travers de mots clefs tels que « tolérance », « humilité », « courtoisie », « hospitalité » et « multilinguisme ». Ces mots clefs s'avèrent néanmoins représenter la ligne de crête d'un système de tenségrité à la hauteur de la surprenante stabilité précédemment évoquée : un complexe enchevêtrement d'ensembles en compression reliés par un réseau de tensions.

Les lettres de Hertmans adoptent comme point de départ la corrélation entre la Belgique et un idéal identitaire européen, ouvert et multilingue. Selon certains, dit-il, la Belgique serait une terre propice à cet idéal, non seulement parce que le pays est le lieu de rencontre des cultures germanique et romane, mais aussi parce que sa taille réduite la rend propice aux contacts transfrontaliers. Ces deux raisons empêchent alors toute interprétation essentialiste de l'identité nationale.

Si Hertmans ne réfute pas l'attrait d'un tel imaginaire, ni la nécessité de le préserver, sa correspondance semble indiquer que cette Belgique idéale reposerait sur un système de tenségrité marqué par deux grands courants de tension. Aux tensions opposant francophones et Flamands, l'écrivain articule les pressions internes à chacune des communautés linguistiques. La présence simultanée de ces deux grands courants de tension engendrerait ainsi la compression nécessaire au sein de chaque communauté, tout en octroyant à l'ensemble du royaume à la fois sa cohérence et une plasticité en perpétuelle mouvance.

<sup>1</sup> S. Hertmans & G. Pellerin, *Als in een troebele spiegel. Brieven*, Louvain, P, 2007.

En effet, l'attitude francophone ne se limite heureusement plus, selon Hertmans, au sentiment de supériorité, voire à l'arrogance prétendument héritée de l'esprit des Lumières. Si ce sentiment persiste, il est simultanément battu en brèche par une volonté de plus en plus marquée, de la part des francophones, de s'exprimer dans la langue de Vondel, y compris au sein de la classe politique. Du côté de la communauté flamande, si la richesse rapidement acquise récemment la pousse à un protectionnisme proche du repli sur soi, on y constate aussi une volonté d'ouverture, de tolérance et de respect mutuel.

Dans la même optique, Hertmans se demande aussi si les revendications linguistiques flamandes, voire les extrémismes flamands, n'ont pas été rendus superflus par les compétences politiques acquises par les régions et communautés tout au long de ces dernières décennies. C'est probablement le cas si l'on considère la langue purement comme un simple outil de communication, dit-il. Or, chez Hertmans, la langue est aussi un véhicule culturel, elle est « *drager van een cultuur, een mentaliteit, een wereldvisie*<sup>1</sup> ». Vues sous cet angle, la répartition géographique des langues, ainsi que la connaissance ou non de la langue de l'autre, participent pleinement du système de tenségrité belge. En effet, elles créent un réseau de tensions entre les productions culturelles, selon qu'elles soient issues du Nord ou du Sud du pays. En tant que vecteur culturel, la langue s'avère également véhiculer un réseau de tensions selon que les productions culturelles soient issues d'un environnement unilingue d'une part, ou de communautés multilingues de l'autre. Ce qui est en jeu pour Hertmans, c'est l'hybridité culturelle qui fonde l'État belge. Par conséquent, il s'agit non seulement de maintenir la tenségrité par le biais de la tolérance, mais aussi de la chérir comme tout ce qui paraît fragile (« *kwetsbaar*<sup>2</sup> », Hertmans parle aussi de « *trillende grens*<sup>3</sup> »), mis en péril par la peur de l'autre, puisque ce qui est autre ne va pas de soi.

Paradoxalement, le repli communautaire participe aussi du système de tensions propre à la tenségrité, puisqu'il ne peut survivre que par contraste à l'autre minoritaire : « *de macht die wil overleven [kan] niet zonder de nuance van haar minderheden*<sup>4</sup> ». Faut-il pour autant accorder aux extrémismes une raison de perdurer ? La préférence de Hertmans semble plutôt aller dans le

<sup>1</sup> *Ibid.*, p. 96 (« porteuse d'une culture, d'une mentalité, d'une vision du monde » – nous traduisons, ainsi que pour tous les extraits qui suivent).

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 93 (« vulnérable »).

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 92 (« frontière tremblante »).

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 90 (« tout pouvoir appelé à survivre ne peut y parvenir en négligeant les nuances que lui imposent les minorités qui le constituent »).

sens d'un équilibre garanti à travers une lecture du contemporain lucidement imprégnée de conscience historique : « *de blik op de actualiteit moet doordrongen blijven van herinnering*<sup>1</sup> ». Au même titre que le système de tenségrité qui repose sur les tensions reliant les îlots de compression que sont les espaces multilingues ou les espaces unilingues, cette conscience historique, dans l'expérience du contemporain, donne forme à l'imaginaire belge à travers les repères qu'avaient posés, dès la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, les écrivains promoteurs d'une spécificité culturelle propre au Plat Pays, puisqu'elle nous rappelle que nous sommes « *Latijnse Germaan*<sup>2</sup> ».

En dernière analyse, si l'on peut désormais admettre que l'identité culturelle belge se livre comme un système de tenségrité, telle qu'elle est génératrice de productions artistiques, celle-ci doit être envisagée dans toute sa complexité et surtout au prisme de l'actualité historique qui détermine son inconstance. Car « *het is juist [...] dat elke dag weer bijstellen van complexe verhoudingen, die me als auteur de geschikte culturele adrenaline bezorgt*<sup>3</sup> ».

Quelle union fait la force ? La question méritait d'être posée autant que d'être traitée aux confins de cet horizon où l'imaginaire des sciences exactes rencontre l'efficacité d'analyse de l'anthropologie culturelle. Le fait d'observer au prisme du concept de tenségrité les discours sur la Belgique produits par des écrivains qui, de part et d'autre de la mal nommée « frontière linguistique », observent de l'autre côté du miroir jusqu'à considérer leur pays comme un ensemble essentiellement et résolument cohérent, permet de tracer la silhouette d'un imaginaire national dans lequel les contradictions apparentes sont constitutives de l'intégrité de la Belgique. Pour peu qu'on les considère comme un système plastique susceptible d'évoluer dans le temps et selon les événements sans rien perdre de sa cohérence ni de sa stabilité, l'ensemble des tensions et des pressions qui animent le paysage d'un pays pourtant réputé plat s'avère indispensable à l'équilibre d'un imaginaire belge qui ne se pense que dans l'incohérence et le conflit.

René Motro nous avertit que « considérer les systèmes de tenségrité comme principe structural peut être très fructueux, si l'on prend garde, cependant, à ne pas vouloir tout ramener et réduire à ce seul principe<sup>4</sup> ». Certes, la

<sup>1</sup> *Ibid.*, p. 92 (« le regard posé sur l'actualité doit demeurer pénétré de mémoire »).

<sup>2</sup> *Ibid.* (« germano-latins »).

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 23 (« ce sont précisément [...] ces ajustements quotidiens de rapports complexes, qui me fournissent la quantité d'adrénaline culturelle dont j'ai besoin en tant qu'auteur »).

<sup>4</sup> R. Motro, *Tenségrité*, *op. cit.*, p. 25.

tenségrité n'est qu'un levier parmi d'autres pour interroger à nouveaux frais la devise qui est l'étendard de notre pays. Mais ce levier nous autorise à tout le moins à reformuler notre question, afin de tenir compte des enjeux réputés inconciliables : quelles unions de tensions et de compressions font la force de la Belgique ?

